PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$9.00	$4.50	$2.25	$0.75
POUR L'ETRANGER.....	$12.15	$6.10	$3.05	$1.05

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 Mois.	2 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 4 DECEMBRE 1912 — 86ème Année

Constantin Paléologue.

—o—

"Ils prendront Constantinople. Heureux le prince, heureuse l'armée qui accompliront cela!"

On peut lire ces mots, gravés en lettres d'or et à la manière des calligraphes sarrasins, sur une tablette de marbre encadrée de lapis-la zuli, près de la porte de la grande mosquée que le sultan Mahomet II, surnommé le Conquérant, padischah des Ottomans, commandeur des Croyants, empereur d'Anatolie et de Roumélie, maître des deux mers, protecteur des villes saintes de Médine et de la Mecque, ombre de Dieu sur la terre, fit construire par l'architecte Christodule sur les ruines de la basilique des Saints-Apôtres, afin de marquer d'un signe de possession temporelle et spirituelle l'ancienne capitale de l'Eglise orthodoxe et de l'empire d'Orient.

De la place ombragée de platanes où la mosquée du sultan Mahomet étale la vaste rondeur de sa coupole et dresse les encorbellements de ses deux minarets, une rue presque droite,—chose très rare dans l'inextricable dédale de Stamboul,— mène aux remparts que les souverains de Constantinople avaient munis de tours crénelées et de fossés profonds, afin de défendre jusqu'au bout le trésor de la civilisation et le patrimoine de l'hellénisme, abrité comme en un dernier refuge, sous les assauts répétés de l'islam envahissant, par les derniers héritiers de la cité antique et du domaine impérial.

Cette rue, maintenant délaissée, mal pavée, creusée d'ornières, est bordée de bâtisses misérables et sales, où l'on retrouvera toutefois, lorsqu'on donnera des coups de pioche dans leurs murs branlants, les dalles du mausolée bâti par Constantin le Grand pour l'apothéose des princes de la dynastie chrétienne, les colonnes et les statues des thermes de Zeuxippe et sans doute aussi quelques débris de ce magnifique hippodrome où l'empereur Justinien célébra, par un triomphe réglé selon les rites pompeux de l'ancienne Rome, la défaite des Vandales. Avant d'arriver à la porte d'Andrinople, on voit une mosquée que la sultane Mirima, fille de Soliman et de Roxelane, fit bâtir avec les marbres et les porphyres des églises de Saint-Georges et de Saint-Jean-Baptiste. Partout, en cette ville ravagée, les monuments des vainqueurs sont faits du butin ramassé dans la ville prise d'assaut au cours d'un pillage qui dura plus de quatre siècles... Cette porte d'Andrinople, que les Turcs appellent "Edirné-Kapou," a souvent résisté aux attaques des Ottomans, avant l'assaut final. Mais ce n'est pas là qu'a succombé la puissance de l'empire. Un peu plus loin, à la porte Saint-Romain, on voit encore la brèche où a péri, en combattant pour sa patrie et pour sa foi, le dernier Grec de Constantinople, Constantin Paléologue.

La figure héroïque et pensive de ce dernier défenseur de l'empire grec a été remise en lumière, ces temps-ci, par une belle œuvre de M. François Herezeg, "Byzance," que M. Guillaume Huszar a traduite en français

Il y a, au musée du Louvre, un précieux manuscrit, qui rappelle aux yeux des personnes curieuses d'écritures anciennes le souvenir du malheureux souverain dont l'image sanglante se mêle tragiquement aux fantômes crépusculaires de l'hellénisme agonisant. C'est une copie des œuvres de saint Denys l'Aréopagite, apôtre des Athéniens. Ce manuscrit fut offert en présent à notre roi Charles VI par l'empereur Manuel Paléologue, père de Constantin. L'empereur Manuel était venu à Paris, afin de solliciter l'appui de la chrétienté d'Occident et pour convoquer les rois de l'Europe au secours de son empire appauvri et menacé. Il fit dans notre capitale une de ces entrées solennelles dont les Parisiens, toujours amateurs de spectacles, recherchent le pittoresque divertissement. On admira la belle figure du "basileus" hellène, la noblesse de ses traits, sa barbe blanche, fleurie comme celle de Charlemagne, l'air de dignité un peu triste qui donnait à toute sa personne un caractère de mélancolique majesté. En mémoire de cet accueil affectueux et de son séjour sur les bords de la Seine, l'empereur de Constantinople offrit au roi de France son portrait, enluminé sur la feuille de garde du manuscrit de saint Denys l'Aréopagite par un des plus fins imagiers du mont Athos. On le voit, dans cette miniature, en grand costume impérial, moins guerrier qu'ecclésiastique, la couronne en tête, la croix dans la main droite... Auprès de lui se tient l'impératrice Hélène, en chape toute raide de broderies d'or et contellée de pierreries. A côté sont trois petits princes de la famille impériale: Jean d'abord, l'aîné, l'héritier présomptif, vêtu, lui aussi, d'une stole quasi sacerdotale, tenant de la main droite une croix d'or, le bras gauche orné du manipule rituel qui était à Byzance l'insigne de la puissance souveraine... L'empereur, l'impératrice et le prince impérial ont des nimbes d'or autour de leurs couronnes... Constantin, le cadet, n'a point de diadème ni d'auréole. Gracieux sous le lourd manteau ramagé qui pèse sur ses épaules, les mains jointes sur l'or d'un sceptre émaillé qui ressemble à un hochet, le frêle porphyrogénète semble en deuil. Déjà les Turcs ont conquis la Thrace et s'approchent de cette porte Saint-Romain, dont il sera le dernier défenseur... Le vizir Chahin pacha s'est emparé de Philippopoli et d'Andrinople. Le sultan Mourad dicte ses volontés aux successeurs de Théodose.

Il semble que les premiers actes de Constantin Paléologue, dès l'heure où il fut en âge de vivre à sa guise, aient eu pour objet d'éviter la hantise de cette sinistre vision. Il s'en alla très loin de sa future capitale, reprit aux Vénitiens le port de Glarentza et le château de Villehardouin, près de Cyllène, dans le Péloponèse, et fut le plus actif, sinon le plus heureux des princes de Morée. Son palais est encore debout, près de Sparte, sur la colline où les reliques vivantes de Mistra évoquent un passé que l'on avait cru mort, et qui, tout d'un coup, se réveille sous les yeux de l'Europe attentive et des diplomates étonnés. Un des plus savants agrégés de l'Ecole française d'Athènes, qui a tant fait pour la Grèce antique et moderne, et qui pourrait si utilement renseigner les chancelleries sur l'état réel de la péninsule des Balkans, M. Gabriel Millet, aidé par la collaboration artistique de MM. Ypermann, Ronsin, Schaffner et Eustache, a ranimé récemment par sa grande publication des "Monuments byzantins de Mistra" tout un siècle d'Histoire qui semblait se dérober pour toujours à l'investigation des historiens. Le regretté général de Beylié, en dédiant à M. Gabriel Millet ses belles études sur "l'Habitation byzantine", a rendu un juste hommage aux travaux de l'explorateur de Mistra. Et M. Gustave Fougères, qui connaît mieux que personne la Grèce et tous les pays grecs, a mis à la portée des voyageurs, dans un résumé commode, alerte et complet tout ce qu'un pèlerin curieux de sensations nutelligentes doit savoir sur la capitale péloponésienne de Constantin Paléologue.

Voici donc cette "Pompéi byzantine" ressuscitée, avec ses rues tortueuses que bordent une profusion de chapelles, d'églises, de monastères et de palais. Elle fait songer, de loin, à cette féerique principauté des Baux, dont Mistral a chanté la magnificence et la désolation. Ici comme dans les monuments déshabités qui attirent au sommet de l'acropole provençale les voyageurs épris de la majesté des tombes glorieuses l'on est ému par le drame pathétique de tout ce silence et de toute cette solitude, où parlent encore les voix du passé. Les maisons de Mistra sont blanches comme des sépulcres. Leurs murailles sont délabrées, leurs créneaux sont démantelés. Et sous les voûtes des celliers qu'embaumait l'arôme du vin de Chypre on voit s'enchevêtrer maintenant une végétation d'herbes folles où flottent les parfums sauvages de la menthe poivrée et du térébinthe odorant. Les fenêtres sont béantes et aveugles, ainsi que des yeux morts. Et l'on voit tout de même pourquoi Mistra fut proclamée, en un dicton populaire, "la merveille de la Morée", "Mistra, mostra tis Morias." C'est une cité byzantine qui fut ornée avec amour, pendant plus d'un siècle, par les Cantacuzènes et par les Paléologues. Au monastère de la Peribleptos, les fresques peintes par ces enluminieurs byzantins qui furent les maîtres de Cimabué et de Giotto représentent la "Divine liturgie," procession eucharistique du Christ et des anges, la "Nativité," la "Transfiguration et les plus charmants épisodes de "l'Enfance de la Vierge." Plus loin, dans la chapelle de Saint-Théodore, on voit "l'Ange de l'Annonciation." Manuel Comnène a fait bâtir pour les chrétiens de Mistra une église qui s'appelait Sainte-Sophie "Aghia Sophia," la divine sagesse comme la grande basilique de Constantinople. Mais là, comme dans la métropole de l'empire, les Turcs ont recouvert de badigeon les effigies coloriées de l'iconostase. Et du palais de Constantin Paléologue, encore debout dans la ville haute, ils ont fait un bazar.

Malgré tout, elle est très curieuse, Mistra, et pour ceux qui savent faire parler les pierres, très facile à interroger, cette cité péloponésienne, étagée en amphithéâtre au penchant du Taygète, à l'abri du donjon qui l'abrite et qui la défend. Ce donjon fut construit, en solide maçonnerie, par Geoffroy de Villehardouin, neveu du sénéchal de Champagne. Mais ce qui s'est perpétué de siècle en siècle, sur cette acropole conquise un instant par les Latins et bientôt rendue à sa destination véritable, c'est le dernier rayon de la civilisation antique avant la grande éclipse qui plongea bientôt dans une obscurité profonde les chrétientés d'Orient. Alors que les nations occidentales, mal dégagées de leur barbarie originelle, tâtonnaient encore en des limbes d'ignorance et de rusticité, il y eut, dans cette ville de Mistra au fond du Péloponèse, un réveil d'humanisme platonicien, et comme un renouveau de culture antique. Sur les terrasses de ces maisons, ruinées pendant les guerres de l'indépendance hellénique par les bachi-bouzouks du pacha d'Egypte, il y eut, deux mille ans après la mort de Socrate, des conversations socratiques où l'antagonisme du bien et du mal, les conflits de la science et de la religion, les difficultés du déterminisme et les exigences de la liberté suscitaient toutes sortes de propos ingénieux et de discussions savantes. Il y avait, à Mistra, des académies célèbres, des cénacles renommés, une admirable école de philosophie. Un Grec, noblement épris des plus pures traditions de l'hellénisme, Gémiste Pléthon, l'un des derniers représentants de la pensée athénienne au déclin d'un monde menacé de nouveau par les hordes d'Asie, commentait en plein air, sous l'azur d'un ciel où souriait encore une clarté d'espérance, les lumineux symboles et les allégories transparentes du "Phédon" et du "Protagoras." Chrétien sincère et clairvoyant, le philosophe préféré de Constantin Paléologue assistait régulièrement aux liturgies que célébrait l'archimandrite, selon le rite de l'Eglise orthodoxe, dans cette basilique qui est là, sur la colline, et où le grand Christ byzantin, enluminé parmi les mosaïques de l'iconostase, étend le geste hiératique de ses mains bénissantes Gémiste Pléthon, hanté par l'élégante nostalgie des jardins d'Académos, aimait cependant le verger mystique où s'épanouissait, parmi des fleurs ardentes comme des flammes de cierges, le sourire pâle et un peu triste de la Panaghia aux grands yeux. Mais il ne pouvait renoncer au charme des visions lointaines qui attiraient sa fantaisie tour à tour au bois sacré des Muses et les sommets radieux où retentissait, comme un joyeux tonnerre, le rire étincelant des Olympiens. Ame élevée, largement ouverte à tout ce qui peut exalter l'humanité périssable au-dessus de sa condition bornée, Gémiste Pléthon était volontiers un professeur d'éclectisme. Tel était son désir de conciliation, qu'il aurait voulu réconcilier l'Eglise grecque et l'Eglise latine, le pape de Rome et le patriarche de Constantinople. Là était le salut de l'empire d'Orient. Gémiste Pléthon enseigna sa doctrine à un jeune prêtre, qui vint de Trébizonde et de Nicée jusqu'à Mistra pour apprendre la philosophie, et qui s'appelait Jean Bessarion. Ce jeune prêtre était animé, lui aussi, de la généreuse ambition de sauver sa patrie par l'union religieuse de l'empire d'Orient avec les nations occidentales. Il devint plus tard cardinal de l'Eglise romaine, et il n'oublia jamais les leçons qu'il avait reçues à Mistra, dans la maison du philosophe et dans le palais du bon "despote" Constantin.

Constantin Paléologue aurait vraisemblablement continué de couler des jours heureux dans son "despotat" de Morée, si la mort de son frère Jean n'eût interrompu le cours de cette quasi-royauté, toute pleine de douceur patriarcale. Un messager impérial arriva, le 6 janvier 1449, au château de Mistra, portant au nouveau successeur de [illegible] d'Orient, insigne de sa [illegible] puissance. Hélas! il savait mieux que personne combien cette puissance était prédaire. L'empereur grec ne pouvait plus dépasser les faubourgs de Constantinople sans rencontrer les janissaires du sultan des Turcs. La capitale de l'empire survivait, par une sorte d'existence provisoire, à l'empire défunt. Le nouveau "basileus," lorsqu'il eut fait son entrée solennelle par la porte Dorée, selon le rite pompeux de ses illustres prédécesseurs, vit bien ce qu'il y avait de deuil et de détresse en ce suprême triomphe. Il aperçut d'ailleurs, sur son passage, des visages malveillants, des yeux faux qui se détournaient de lui en regards obliques, des têtes qui affectaient de ne point saluer sa venue. Aux stations de cette marche processionnelle, qui lui fut douloureuse comme un calvaire, tandis que les stavrophores portaient devant lui des croix d'or, constellées de pierres précieuses, et que les sacellaires, sous les plis des bannières frissonnantes, faisaient flotter un nuage de fumée aromatique, au rythme des encensoirs d'argent, il entendit des paroles hostiles, injustes, durement haineuses. Tout de suite, il se sentit impopulaire. Son impopularité venait du loyal essai d'union qu'il avait tenté afin de sauver son peuple et toute la chrétienté d'Orient par la réconciliation des deux Eglises. Or, les théologiens de Byzance refusaient de sacrifier au salut de la patrie leurs subtilités scolastiques et leur amour-propre d'ergoteurs sempiternels. Ils chicanaient sur des points de casuistique, au moment même où l'ennemi, de plus en plus proche, menaçait les remparts de la pauvre ville, isolée du reste de l'univers, et déjà pareille à l'épave dernière d'un gigantesque naufrage... Au moment où Mahomet II faisait construire sur le Bosphore la forteresse de Rouméli-Hissar, les Byzantins disserteient, à perte d'haleine, sur les vingt-cinq articles de leur formulaire, notamment sur la question des viandes bouillies et sur le problème de la lumière incréée! Telles étaient les passions suscitées par ces querelles byzantines, qu'un des plus hauts dignitaires de la couronne, le "mégaduc" Notaras, amiral de l'empire, s'écriait, oubliant sa charge et ses vaisseaux:

— J'aime mieux le turban du sultan que la tiare du pape!

A peine installé au palais des Blakhernes, d'où il pouvait voir les limites de son domaine et les incursions des Turcs, déjà maîtres d'Andrinople, de l'Hellespont et de la Propontide, Constantin fit venir le chef du protocole impérial, et dispensa ce fonctionnaire du soin de préparer, comme d'habitude, les fêtes du couronnement. Il ne voulut pas se prêter aux gestes d'une comédie ordinairement magnifique et divertissante, mais qui, dans la conjoncture où l'on se trouvait, eût paru lugubre et vraiment choquante. Et puis, soupçonnant ses ministres, spécialement Manuel Jagaris et Néophytos de Rhodes, de détourner à leur profit les deniers publics, il voulait trouver, au moment suprême, dans la cassette impériale, mise à l'abri des concussions et des rapines, les ressources nécessaires pour résister jusqu'au bout. Les sommes habituellement destinées aux fêtes des joyeux avènements furent dépensées pour l'entretien des remparts et pour la solde des troupes. Mais quand la plèbe byzantine se vit sevrée des réjouissances sur quoi comptait la frivolité de tous les badauds de l'hippodrome, elle commença de murmurer. Et le mécontentement populaire, habilement exploité par la tourbe de démagogues que l'on voit toujours se mêler aux convulsions dernières des nations décadentes, devint une émeute, le 12 décembre 1452, lorsqu'en présence de l'empereur, le cardinal Isidore, évêque de Sabino légat du pape Nicolas, et sincère ami de Constantin Paléologue, voulut consacrer, par une messe solennelle, à Sainte-Sophie, l'union fraternelle qui aurait sauvé Constantinople et la chrétienté d'Orient.

Il n'y [illegible] les rues et ruelles de Byzance: "Le cardinal a célébré le saint sacrifice avec du pain azyme... Scandale! Anathème!..." Un certain Georges Scolaire, qui plus tard accepta du Grand-Turc les plus hautes dignités ecclésiastiques, sortit du monastère du Pantocrator pour être le meneur de cette sédition.

Dès lors, le malheureux empereur, voyant que tout était perdu, voulut du moins sauver l'honneur de l'empire, afin de préparer, pour une échéance lointaine, mais sûre, les réparations qui sont dues, imprescriptiblement, au sacrifice volontaire et à l'héroïsme prévoyant. Le dernier souverain de Constantinople résolut de finir à la façon des héros antiques, les armes à la main, et face à l'ennemi. Il avait appris l'art de bien mourir, en recueillant les maximes et les exemples de ceux qui ont souffert pour leur foi au temps où les derniers survivants du stoïcisme devinrent les premiers d'entre les chrétiens. Il savait que le don de soi-même a des conséquences infinies. L'empereur vaincu n'a pas désespéré de sa patrie, parce qu'il a vu que la tradition nationale ("l'idée," comme on dit là-bas) allait fleurir plus pure dans le sang de l'empereur martyr.

La veille de l'assaut final, il se rendit à Sainte-Sophie pour y recevoir le sacrement de l'eucharistie, sans cortège de thuriféraires, avec la simplicité d'un soldat et la ferveur d'un chrétien. Cette communion de l'empereur, dans la vaste nef encore étoilée par les lampes du sanctuaire, et déjà désolée par l'approche de la catastrophe imminente, a été racontée par le prêtre qui n'a pu retenir ses larmes en consacrant l'hostie, symbole d'immolation surhumaine et de sacrifice divin.

On sait le reste, et comment Constantin Paléologue, surnommé "Dragatsès" à cause du village de Thrace où sa mère était née, tomba sur la brèche, entouré d'une poignée de braves, assailli par des milliers d'ennemis, n'ayant gardé de sa parure impériale que les aigles d'or qui, brodées sur ses vêtements, gravées sur ses armes, firent connaître son cadavre à ceux qui vinrent, après la bataille, ramasser les morts.

On raconte que pendant les derniers jours de sa vie inquiète, peu de temps avant sa fin tragique, s'entretenant avec ses familiers, il leur parlait de Sparte, dont il fut gouverneur. Il insista sur les vertus fortes et simples qui assurent la durée des peuples et la solidité des empires. Et jetant un regard autour de lui sur Byzance amollie, dissolue, vouée à la ruine:

— Une longue épreuve, dit-il, nous est nécessaire. Notre nation, longtemps heureuse, n'a pas su mériter son bonheur. Il nous faut rapprendre l'effort, purifier nos âmes dans l'amertume des larmes, fortifier nos cœurs dans l'attente du jour où la liberté renaissante ennoblira le front de nos descendants. Ce jour est lointain, hélas! Que de souffrances, que d'humiliations avant cette aurore ardemment souhaitée! Combien des nôtres auront les yeux fermés par la mort, en cherchant à l'horizon chargé de nuages l'aube de ce beau jour. Mais ce jour viendra, je le sais. Il viendra quand l'épreuve aura été suffisante pour la régénération et pour la délivrance... Alors le successeur de ce Mahomet qui s'empare aujourd'hui de notre cité impériale entendra des peuples rajeunis frapper à la porte Dorée et redemander l'héritage de l'empereur Constantin.

GASTON DESCHAMPS.

DEPECHES ETRANGERES.

—o—

FRANCE

Mort d'un aviateur.

Paris, 3 décembre—Paul Arondel a été tué samedi dernier à Juvisy-sur Orge. Il était en train d'essayer un nouveau monoplan sur l'aérodrome, quand à la suite d'un brusque tournant il perdit l'équilibre et fit une chute de 200 pieds. Il avait reçu son diplôme de pilote le 5 avril dernier.

—o—

Pour occuper les entr'actes.

Paris, 3 décembre—On parle en ce moment d'une innovation théâtrale dont, sans doute, le public se félicitera.

Un écran cinématographique sera tendu devant le rideau et, au moyen de projections, on y inscrira des devinettes et des rébus dont le public devra chercher les réponses. Les spectateurs qui, à la fin de la représentation, pourront fournir le plus grand nombre de solutions exactes, recevront une prime, qu'ils toucheront immédiatement à la caisse de l'administration: soit deux fauteuils pour l'un des prochains spectacles.

Cela n'empêchera nullement les spectateurs qui aiment les entr'actes d'en profiter et d'aller faire un petit bout de causette dans les fumoirs et les couloirs, mais cela procurera à la majorité une saine distraction et un avantageux passe-temps.

On fera de l'esprit à la fois dans les couloirs et dans [illegible], et personne ne s'en plaindra.

Officier français chargé d'assurer l'ordre à Constantinople.

Paris, 3 décembre—C'est encore un officier français qui a assumé, d'accord avec l'amiral Dartige du Fournet, la lourde tâche—d'assurer l'ordre à Constantinople pendant les journées historiques qui se préparent. Avant la guerre actuelle, le général Baumann commandait la gendarmerie en Macédoine; dès les premières hostilités, il fut rappelé dans la capitale, où le gouvernement, connaissant son énergie, lui confia le commandement suprême de la gendarmerie ottomane.

La carrière fort bien remplie du général Baumann présente une particularité intéressante: il prit part à la guerre contre l'Allemagne, en 1870, étant à peine âgé de quinze ans, et assista à la bataille de Villers-Bretonneux. Il est, croyons-nous, le plus jeune soldat qui ait combattu durant l'année terrible.

Depuis, le général Baumann est passé par Saint-Cyr. Officier d'infanterie, puis de gendarmerie, il commandait, à Paris, l'infanterie de la garde républicaine lorsqu'il fut envoyé, il y a près de cinq ans, en Macédoine. C'est là qu'il trouva les galons de colonel, puis, en décembre dernier, les deux étoiles de général de brigade.

—o—

Cyclone à Madagascar.

Paris, 3 décembre—Le ministère des colonies a reçu un télégramme de Madagascar disant qu'un cyclone a ravagé le nord de l'île.

Les communications sont interrompues.

—o—

AU MAROC

Paris, 3 décembre—Le traité Franco-Espagnol, au sujet du Maroc, a été rendu public samedi dernier. La construction d'un chemin de fer de Tanger à Fez, la capitale du Maroc, a été décidée. Cette nouvelle ligne, qui aura de nombreuses ramifications, ouvrira le centre du Maroc à la civilisation, au commerce et à l'industrie. Le traité définit les limites des zones d'influence Françaises et Espagnoles. L'Espagne cède à la France la vaste contrée située entre les rivières Draa et Sus; cette région est, paraît-il, très riche en minéraux. La France obtient ainsi un autre débouché sur l'Atlantique pour les territoires du Sahara.

L'Espagne obtient la côte connue sous le nom d'Ifni.

Dans le Nord la France obtient la vallée fertile de la rivière Wergha.

Les chemins de fer seront construits de Fez, d'une part vers des capitaux français, et de Fez vers des capitaux espagnols.

La zone espagnole sera sous le contrôle civil et religieux du Sultan, par l'entremise du Calife résidant à Tetuan, mais restera sous la direction du représentant de l'Espagne. La ville de Tanger et les environs auront une administration spéciale.

Rien ne sera changé aux conditions actuelles du détroit de Gibraltar. La France et l'Espagne consentent à ne pas élever de fortifications sur les côtes adjacentes du Maroc, en vertu des traités de 1904.

—o—

RUSSIE

St-Pétersbourg, 3 décembre—Il a été officiellement annoncé que le gouvernement russe va publier le 1er janvier un pamphlet indiquant la future politique commerciale avec les Etats-Unis ainsi que le tarif provisoire. C'est au commencement de l'année qu'expire le traité de commerce entre la Russie et les Etats-Unis.

Le nouveau tarif, conçu sans animosité politique, protégera le marché russe. Les importations des Etats-Unis nécessaires à la consommation russe, c'est-à-dire, le coton, les machines agricoles, etc., seront traités au mieux des intérêts des consommateurs.

La pression exercée sur la Russie au sujet des passeports des Juifs et la dénonciation du traité Russo-Américain ont éveillé l'attention du gouvernement sur la nécessité de protéger les consommateurs russes. La Russie produit maintenant plus de la moitié du coton nécessaire à sa consommation, et dans 15 ans suffira à ses besoins. Dans le cas où les Etats-Unis se montreraient trop intransigeants au sujet des produits et des navires de commerce Russes, il est bon de rappeler que la Russie peut acheter aux Indes et en Egypte le coton qui lui est nécessaire, tandis que l'Australie et l'Angleterre peuvent lui fournir des machines agricoles.

—o—

JAPON

Tokio, 3 décembre—Le marquis Salonji, premier ministre japonais, a décidé de présenter sa démission à l'empereur, en raison de la difficulté de trouver un successeur au lieutenant-général Uyehera, ministre de la Guerre.

Ce dernier a démissionné à cause du refus des autres membres du Cabinet d'appuyer sa demande d'augmentation des cadres de l'armée.